



— J'ai suivi madame Métral aux Tuileries. (Page 238.)

posa sur l'assiette du môme, tandis qu'il suçait délicatement l'aile.

— Et de fameux vin! dit-il, en débouchant la troisième bouteille.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

— Ferme la porte à double tour derrière toi, dit-il.

Le vieux marin mettait déjà la clef dans la serrure quand le banquier s'écria :

— Écoutez-moi, monsieur le comte, je vous en supplie.

— Qu'y a-t-il? dit dédaigneusement M. de la Roche-Malo.

— Un seul mot, monsieur le comte.

— Soit. Attends un instant, Copenhague.

— Monsieur le comte, reprit le banquier, d'une voix qu'il essaya de rendre touchante, je vous jure que je suis un honnête homme

— Est-ce pour me conter de pareilles sonnettes que vous m'adressez la parole? dit durement le capitaine.

— Non, monsieur le comte, reprit le mari de mademoiselle de la Roche-Malo; je veux en arriver à vous prouver ma loyauté, en me mettant à votre disposition au sujet de M. Gaston de Gèvres.

— Ah! vous mettez les pouces, à ce que je vois?

— Si j'ai hésité, monsieur le comte, c'est que je n'ai pas la même confiance que vous en mon désistement. Je crois que la justice poursuivra son cours. Si je me trompe,

tant mieux, monsieur le comte, mais j'ai dû vous faire part de mes craintes.

— Hypocrite et cafard! murmura d'un air méprisant le comte de la Roche-Malo. Enfin, résumons, vous me donnez votre désistement?

— Oui, monsieur le comte, quand vous voudrez.

— Tout de suite.

— Soit, monsieur le comte.

— Lâche! pensa le capitaine.

Puis, se tournant vers son matelot :

— Copenhague, dit-il, va me chercher une plume, de l'encre et du papier.

Copenhague sortit.

— Quant à Fragon, il qualifia le banquier de la même façon que M. de la Roche-Malo.

Il le trouva profondément lâche.

Il y eut un moment de silence.

Ce fut le comte qui le rompit.

— Vous ne croyez peut-être pas, misérable, dit-il, être quitté envers moi au seul prix de votre désistement?

— J'ignore, monsieur le comte, ce que vous pouvez avoir à me demander, mais je me fais fort de vous satisfaire sur tous les points.

— Scélérat fieffé! murmura M. de la Roche-Malo en haussant les épaules.

Fragon comprit ce mouvement et sourit.

Le comte vit ce sourire, et dit, s'adressant au cafetier :

— Tu souris de plaisir de rencontrer plus coquin que toi, n'est-ce pas?

Copenhague rentra, apportant les objets demandés, et les déposa sur la table.

— Asseyez-vous là, et écrivez! dit le comte à son gendre.

Celui-ci vint s'asseoir sur la chaise que lui désignait le capitaine, et il écrivit son désistement.

Ce travail achevé, le comte de la Roche-Malo saisit le papier et, l'ayant lentement parcouru des yeux, le fourra dans sa poche, en disant :

— Bien! Maintenant, passons à un autre sujet. Quel est présentement l'état de votre fortune?

— Je ne sais, monsieur le comte, répondit le banquier, à cent lieues de s'attendre à une pareille question.

— Écoutez bien, une fois pour toutes, reprit M. de la Roche-Malo. Je suis résolu à ne pas vous laisser sortir d'ici ou à vous envoyer au dépôt, à votre choix, si vous ne me donnez pas l'état de toute votre fortune.

— Monsieur le comte, répondit piteusement M. Métral, je vous répète que je désire vous satisfaire sur tous les points; mais vous m'adressez une question à laquelle il ne m'est pas permis de répondre.

— Vous me ferez croire que vous ne connaissez pas l'état de votre fortune?

— C'est la pure vérité, monsieur le comte : puis-je compter une fortune dont les fonds sont engagés dans vingt industries, dans cent opérations de tous genres? Sais-je ce que sont devenus, à l'heure qu'il est, les huit ou dix navires partis l'année dernière pour le Brésil, la Plata, le nouveau monde, etc.? Demandez-moi, si vous voulez, ce que j'ai aujourd'hui dans ma caisse, je pourrai peut-être vous répondre; mais quant à l'état de ce que vous appelez ma fortune, je n'en sais pas le premier mot.

— Et cependant, reprit le comte, vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir renseigné suffisamment à ce sujet.

— Je vous jure, monsieur le comte, que cela m'est impossible.

— Songez que, si vous sortez d'ici pour aller au dépôt, tous vos livres vont tomber dans les mains de la justice.

Le banquier frémit légèrement en entendant ces mots.

— Je ne connais rien à tous vos tripotages financiers, continua M. de la Roche-Malo, mais je vous connais, vous! et je sais de quoi vous êtes capable. En d'autres termes, je ne vous confierais pas seulement ma bourse. Est-ce clair?

— Monsieur le comte! interrompit violemment le banquier.